

**« Saisir les mécanismes de la radicalisation violente :
Pour une analyse processuelle et biographique des engagements violents djihadistes et
nationalistes »**

Billel Ainine, Xavier Crettiez, Thomas Lindemann, Romain Sèze

Introduction

Depuis que la radicalisation djihadiste a été mise à l'agenda politique en France, les administrations expérimentent un faisceau d'actions pour sa détection et sa prévention. Elles rencontrent de ce fait des besoins nouveaux en matière d'expertise, suscitent donc le développement de recherches susceptibles d'informer leurs décisions, mais aucune de ces recherches ne propose néanmoins d'explorer les processus de radicalisation pour eux-mêmes, ce qui constitue pourtant un prérequis essentiel à la conduite de politiques éclairées dans ce domaine.

Il existe certes une longue tradition de recherches sur des processus de radicalisation qui adviennent sous le joug d'idéologies politiques différentes, mais celles qui portent sur le djihadisme, outre le fait d'être très récentes, reposent très souvent sur des données secondaires. **Ce projet de recherche, mené tout au long de l'année 2016 avec le soutien de la Direction de l'administration pénitentiaire (DAP) et de la Mission de recherche Droit et Justice (GIP), propose donc une analyse des processus de radicalisation sur la base d'entretiens auprès d'acteurs militants radicaux** (djihadistes et nationalistes), avec pour objectif premier de faire le point empiriquement sur ces phénomènes au centre d'âpres débats. **Il s'agit de repérer les cadres de socialisation les plus pertinents, les influences cognitives, l'effet des cadres d'injustice ressentis par ces acteurs, la force d'encadrement des organisations, les ruptures biographiques productrices de remises en question, la présence de personnes ressources à l'origine de la radicalisation, le rapport intime de chacun à la violence, l'acculturation à celle-ci** via des pratiques sportives ou ludiques particulières, etc. L'idée force de ce travail est de proposer une analyse essentiellement qualitative (à l'exact opposé des travaux très quantitatifs d'une partie de la recherche anglo-saxonne) reposant sur ces entretiens. L'ambition théorique est de constater l'existence – ou pas – d'un modèle type de processus de radicalisation qui reposerait sur certaines variables présentes lors des différents parcours de vie.

Cette recherche sera présentée en trois temps. **La première partie présente l'enquête de terrain et le cadre théorique. Sur la base de ces éléments, la deuxième partie livre un portrait général des trajectoires de vie des personnes rencontrées, pour faire émerger certains ressorts des processus d'engagements violents communs et spécifiques aux djihadistes et aux nationalistes. La troisième partie présente la parole libre des acteurs djihadistes autour des grands thèmes qui sont les leurs.**

Le projet de recherche : enquête et approche

La première partie présente l'enquête de terrain d'une part, puis le cadre théorique qui justifie et balise notre approche d'autre part.

L'équipe de recherche s'est orientée vers les établissements pénitentiaires, non pas pour mener une recherche sur la radicalisation en prison (même s'il s'agit d'une étape des trajectoires des individus qui s'impose de fait à l'analyse), mais parce qu'il est possible d'y rencontrer des personnes condamnées pour des faits de terrorisme. Vingt personnes ont accepté de participer à ces entretiens, qui reposaient sur le volontariat : sept individus condamnés (quatre de ces entretiens ont été menés hors des établissements pénitentiaires) pour des faits de terrorisme de type régionaliste/nationaliste, et treize pour des faits de

terrorisme de type djihadiste. Les entretiens, biographiques et d'une durée moyenne de 2h, ont été conduits par les quatre membres de l'équipe de recherche. L'échantillon des personnes interrogées (uniquement des hommes) est composé comme suivant. S'agissant des djihadistes, il s'agit de jeunes hommes (entre 25 ans et 30 ans en moyenne), majoritairement issus de la deuxième génération. La plupart de ces acteurs livrent le récit d'une scolarisation sans véritables difficultés, mais qui leur a néanmoins rarement offert la possibilité d'une ascension sociale. Sept ont intégré des voies professionnelles, trois ont suivi des études supérieures, et trois autres personnes ont quitté prématurément le système scolaire en raison de problèmes de comportements. Ces individus sont donc restés dans le circuit scolaire, suffisamment pour intégrer le marché du travail. Ce qu'ils ont fait, mais pour occuper une succession d'emplois précaires, peu ou pas qualifiés, n'offrant aucune stabilité permettant de se projeter sur le moyen terme. Par ailleurs, seuls quatre acteurs ont connu un réel passé délinquant. S'agissant des acteurs nationalistes, on compte cinq militants basques appartenant à la mouvance *Euskadi Ta Askatasuna* (ETA) ou *Iparretarrak*, dont quatre anciens cadres des organisations armées et deux militants nationalistes corses dont l'un revendique son appartenance à la direction du Front de libération nationale corse (FLNC). Trois de ces militants ont été rencontrés en prison et quatre autres en dehors des établissements pénitentiaires. La moyenne d'âge est beaucoup plus élevée et avoisine les 55 ans. Le niveau scolaire est très inégal avec quatre militants ayant acquis un niveau post-bac et trois autres en deçà. Aucun cas avéré de délinquance et une très forte insertion dans le tissu associatif et professionnel local sont constatés.

Le cadre théorique de cette recherche repose sur une définition de la radicalisation qui justifie notre approche tout d'abord, suivie d'un bref état de l'art¹ à partir duquel nous avons identifié les aspects des trajectoires de vie auxquels nous avons ensuite prêté attention. On définira la radicalisation comme l'adoption progressive et évolutive d'une pensée rigide, vérité absolue et non négociable, dont la logique structure la vision du monde des acteurs, qui usent pour la faire entendre de répertoires d'action violents, le plus souvent au sein de structures clandestines, formalisées ou virtuelles, qui les isolent des référents sociaux ordinaires et leur renvoient une projection grandiose d'eux-mêmes. On défendra donc une analyse processuelle où le « puzzle des pièces » qui permettent d'en comprendre la logique répond à une mise en scène chronologique qui puise dans les itinéraires biographiques des acteurs étudiés. Seule cette approche processuelle est à même selon nous de mettre en résonance les « causes » structurelles et les choix individuels qui vont construire un parcours militant de plus en plus violent, dont nous avons cherché à identifier les variables d'un état de l'art sur les phénomènes de radicalisation pensés par-delà le seul contexte djihadiste (structures d'opportunité et résonances cognitives, ressorts de la socialisation violente, et logiques psychosociales de l'engagement). **Trente-cinq variables ont été dégagées avant d'être regroupées en quatre catégories : les déterminismes sociologiques lourds, les variables relevant des carrières biographiques, les variables cognitives, et les variables psychologiques.** Il convient de souligner cependant ici la pluralité de moteurs de l'engagement au sein même de chaque famille. Si quelques régularités interviennent, il est clair que chaque acteur met en place sa propre logique de radicalisation qui empêche de parler d'un « portrait type » du radicalisé propre à chaque combat. Compte tenu du nombre d'acteurs dans chaque « famille » contestataire, les chiffres ne sont pas comparables en l'état mais si on respecte le ratio du nombre d'individus vus, la comparaison de l'influence de ces variables dans chaque groupe peut être instructive. On portera donc ici un regard plus horizontal sur la radicalisation faisant apparaître les analogies et les lignes de distinction entre ces processus

¹ Cette partie reprend les éléments d'une publication : CRETTEZ (X.), 2016, « Penser la radicalisation. Une sociologie processuelle des variables de l'engagement », *Revue française de science politique*, vol. 66, n°5, pp.709-727.

chez les djihadistes et chez les nationalistes. Si nous faisons l'hypothèse que la dynamique de radicalisation peut s'avérer semblable, les variables clés ne le sont pas automatiquement, aboutissant à des dynamiques politiques distinctes pour les deux groupes d'acteurs.

Logiques d'entrée dans la violence : approche comparatiste djihadistes/nationalistes

S'il est possible de faire remonter une carrière militante aussi loin que l'on souhaite, le contexte social et l'environnement familial, examiné dans un premier temps, nous ont semblé moins pertinents que la phase de socialisation secondaire examinée dans un second temps.

L'environnement social et notamment le contexte familial rencontré par les acteurs nationalistes et djihadistes présentent des différences sensibles, qui à la fois ne coïncident pas avec certaines idées reçues, tout en demeurant susceptibles d'influer sur la nature de leurs engagements. Les djihadistes ont pu connaître des situations familiales déstructurées, mais ils ne se réduisent pas aux grands traumatisés dont l'engagement relèverait d'avantage de la de la psychopathologie. Ils ne se réduisent pas non plus à des individus en situation d'échec. Ces individus entretiennent un rapport particulier à l'institution scolaire et au savoir sans pour autant se caractériser par une vraie désaffiliation scolaire. Ils ont majoritairement suivi des études courtes dans des voies professionnelles et suffisantes pour intégrer le marché du travail où ils ont finalement occupé des emplois précaires. De la même façon, contrairement à une idée répandue, le passage par la délinquance n'est nullement un palier obligé pour une carrière djihadiste (seuls quatre acteurs ont connu un réel passé délinquant). Ces situations de déstructuration familiale ou de désaffiliation scolaire sont très peu marquées chez les militants corses ou basques. Comme pour les djihadistes, on ne peut parler chez les nationalistes de logiques de la frustration pour expliquer le penchant radical des acteurs. Enfin, la délinquance est inexistante chez les nationalistes interrogés.

Les engagements djihadistes et nationalistes sont très souvent lus de façon antinomique, opposant une radicalisation collective et profonde (les nationalistes) à une entrée plus individualisée et accélérée qui serait celle des djihadistes. Cette hypothèse doit néanmoins être relativisée, dans la mesure où les groupes de pairs restent des opérateurs décisifs de l'engagement dans une carrière militante quelle qu'elle soit, comme l'atteste l'importance de la socialisation amicale dans les deux « familles combattantes ». Dans le cas des djihadistes, l'individualité de leur cheminement se manifeste de deux façons : d'une part par une entrée ou un retour tardif à l'islam qui en l'absence de transmission religieuse s'effectue sur le mode de la rupture et de façon individualisée ; d'autre part parce que la socialisation militante fait largement intervenir les NTIC, plus particulièrement Internet (source d'accès au savoir, aux idéologies djihadistes et voie de constitution d'une communauté émotionnelle souffrante). Ce qui constitue une différence majeure avec les nationalistes qui ne reconnaissent pas avoir été influencés par le biais de ce média (leur entrée en lutte coïncide pour six d'entre eux avec l'ère pré-Internet), même si quatre d'entre eux soulignent le rôle important de la presse militante dans leur socialisation. Mais cette autodidaxie se double de modes de socialisation militante qui font intervenir les réseaux de pairs, chez les djihadistes comme chez les nationalistes. C'est par le biais d'amis qu'onze des treize acteurs djihadistes ont été conscientisés à leur cause, souvent par l'intermédiaire d'une personne ressource au rôle déterminant, et sans nécessairement s'inscrire dans des réseaux solidement organisés. Ce qui témoigne de la dimension artisanale de la carrière djihadiste au regard d'autres expériences d'intégration dans des luttes armées (ils pensaient plus leur affiliation djihadiste comme relevant d'un engagement personnel). Les acteurs nationalistes ont de leur côté intégré des organisations par le biais de réseaux de pairs et très souvent via la médiation d'une personne ressource. Chez ces derniers, le lien avec des organisations formelles clandestines a pu jouer un rôle majeur dans la radicalisation. En dépit des différences notables entre djihadistes et nationalistes, les réseaux de pairs restent à chaque fois

des opérateurs décisifs de la socialisation militante, notamment encouragée par une pression de groupe. Enfin, l'expérimentation des mauvais traitements est souvent mise en avant pour expliquer l'engagement violent.

Imaginaires politiques/religieux

Les engagements djihadistes et nationalistes s'opposent en revanche absolument quant à la nature de leurs imaginaires politiques/religieux, et plus particulièrement à partir de leurs rapports au territoire.

Les engagements de type nationaliste sont, de façon ontologique, inscrits dans un territoire. Cet ancrage caractérise leurs revendications, mais aussi les modalités de la socialisation militante. Les militants corses et basques sont tous issus d'une même région au sein de laquelle sont circonscrits les réseaux de pairs par lesquels ils ont été socialisés à la cause qu'ils défendent. Leurs corpus idéologiques ainsi que les revendications qu'ils défendent portent sur l'appropriation d'un espace. Ces nationalismes sont donc territorialisés. Le cas du djihadisme s'y oppose absolument sur ce point. Cela se mesure déjà à leurs rapports fondamentalistes à la religion, caractérisés par une volonté de rompre avec la culture des parents, comme avec un « islam de France », pour finalement s'identifier non pas à une communauté locale qui entretiendrait la mémoire de souffrances vécues, mais à une communauté opprimée et vertueuse, qui est aussi imaginée et ignorante des frontières spatiales. Ces jeunes partent certes souvent en grappes, mais toujours dans l'idéal de rejoindre une communauté cosmopolite, pour finalement s'intégrer à des réseaux internationaux, souvent par le biais de voyages en terres d'Islam, à la faveur de motivations parfois réellement confuses (escapisme, entreprise humanitaire, *hijra*, djihad). Ce point contraste fortement avec les parcours des nationalistes, attachés à réactiver un passé historique, source de légitimation de leurs actions ou d'identification de leur cause. Enfin, si les référentiels textuels de type religieux sont fondamentaux pour les djihadistes, ils sont évidemment absents du registre nationaliste qui est également peu mobilisateur de textes idéologiques.

Sur le plan idéal, il n'est donc guère surprenant que les expériences individuelles de la discrimination vécues par les jeunes djihadistes, même subjectivées, sont souvent mises en perspectives avec celles des coreligionnaires dans le monde. **De façon tout à fait cohérente, et contrairement à une idée répandue, l'intérêt des djihadistes pour la (géo-)politique, pénétré de théories complotistes, est tout à fait frappant.** Aussi, ils ne s'identifient jamais à un conflit en particulier, mais ils sont en quête permanente d'un théâtre de combat, qui se concrétise selon les opportunités rencontrées, pour éventuellement participer de l'avènement d'un mythique califat (quatre djihadistes seulement mettent en avant des registres de lecture du monde millénaristes). Enfin, **nationalistes et djihadistes se rejoignent dans l'importance des chocs moraux pour saisir les raisons de l'engagement. La confrontation personnelle avec une scène traumatisante impliquant le sentiment d'obligation morale à l'action est souvent centrale dans les deux cas.** Le constat d'une injustice flagrante va constituer un moment pivot de la décision de l'engagement.

Conclusion

On retrouve des logiques analogues dans les processus de radicalisation appartenant à des configurations très différentes. Les engagements nationalistes apparaissent comme le fait d'une socialisation *militante* qui inscrit la violence comme une pratique légitime, fondée historiquement, au service d'un projet valorisé (l'indépendance), tandis que les engagements djihadistes apparaissent davantage sous le jour d'un *activisme* au service d'une communauté imaginée, dépourvue de projet politique réaliste mais assis sur un sentiment d'obligation fondé religieusement et contextuellement au vu d'une situation géopolitique injuste.

L'objet de ces lignes était peut-être avant tout de peser pour une lecture non essentialisante du djihadisme. À travers une mise en perspective avec d'autres combats, nous souhaitions désingulariser les analyses sur les moteurs de l'engagement djihadiste, trop souvent lu via un double prisme. Le premier est le référent textuel, opérant un lien vertical entre le Coran et le passage à l'acte violent ; le second relève de la lecture psychique faisant des combattants djihadistes des fous (de Dieu) ou des âmes égarées cherchant désespérément une forme de rédemption dans l'ultra-violence. Ce double constat n'est pas toujours faux et la force d'une certaine lecture des textes religieux est structurante des engagements armés des acteurs interrogés. De la même façon, la dimension escapistes de la violence est une réalité chez certains djihadistes. Mais ce n'est pas vrai pour tous et surtout cette dimension existe dans d'autres luttes, parfois de façon presque plus prononcée, comme le montre le rapport de fascination exercée par l'organisation armée ETA sur ses membres.

Les logiques de la violence terroriste djihadiste ne diffèrent pas fondamentalement d'autres types d'engagements armés. Pourtant les effets de la violence produite sont sans équivalence à la fois en intensité comme en formalisation des mises à mort. Cet exceptionnalisme tient probablement dans la principale singularité du terrorisme d'inspiration djihadiste : son fondement religieux indiscutable aux yeux des acteurs qui le pratiquent, légitimant un niveau de violence que d'autres groupes clandestins aux motivations moins spirituelles, s'interdisent.